

Document Citation

Title	Le crime de M. Lange
Author(s)	
Source	<i>Publisher name not available</i>
Date	
Type	article
Language	French
Pagination	
No. of Pages	1
Subjects	
Film Subjects	Le crime de M. Lange (The crime of M. Lange), Renoir, Jean, 1936

grappe de raisin vue par Renoir. Un objet familier n'est pas quelque chose de neutre, — d'abstrait, d'insignifiant. Il est riche de toutes les pensées, de tous les souvenirs qui s'attachent à lui, comme cet ours en peluche, témoin d'une autre époque, qui semble narguer les derniers moments de Gabin dans *Le Jour se lève*

Premier Plan, Spécial Jacques Prévert,
n° 14, novembre 1960

MARCEL LAPIERRE

Le Jour se lève est bâti sur une idée toute simple — scénario de J. Viot, développé et dialogué par Prévert. Un ouvrier a tué un homme, un sale type, et il est assiégé par la police. Avant de se suicider, il « repasse » toute son histoire. C'est Gabin qui tient se rôle magnifiquement. Carné montre l'ouvrier dans son atelier et sous son fantastique équipement de sableur : masque, capuchon et lance. Il indique que ce métier est malsain, et voici comment : une fleuriste s'arrête quelques instants dans l'usine et elle voit ses fleurs se flétrir dans l'atmosphère empoisonnée. A signaler aussi un effet sonore : c'est le petit matin, les bombes policières s'écrasent dans la chambre de l'assiégé en même temps que claque le coup de feu du « meurtrier qui se fait justice ». Alors on entend un bruit grêle : la sonnerie du réveil qui sonne le retour du jour, l'appel du «boulot... Déjà, on critique la « lenteur narrative » de ce film de Carné : exactement ce qu'on reprochera, trois ans après, aux *Visiteurs du soir*.

Les Cent Visages du Cinéma, Edit. Grasset, 1948

JEAN MITRY

Ramenant tous les événements passés en une stricte unité de temps, de lieu et d'action, ce drame, construit comme une tragédie, est assurément le plus pur, le plus rigoureux, le plus parfait de tous les films de Marcel Carné.

Dictionnaire du Cinéma, Edit. Larousse, 1963

RENE JEANNE et CHARLES FORD

Mélo sur toute la ligne!... Mais, encore une fois, ce qui compte, c'est l'atmosphère dont Carné sait baigner ses personnages et qui n'appartient qu'à lui, non seulement cinématographiquement, mais littérairement, car elle n'est exactement, ni celle de Carco, ni celle de Mac Orlan. *Le Jour se lève* est certainement très supérieur à *Hôtel du Nord*, et certains y voient ce que son auteur a fait de mieux avant 1940. Le succès fut très vif, dû, pour une bonne part, à l'interprétation de Jean Gabin et d'Arletty, sans oublier Jules Berry qui, comme dans *Le Crime de M. Lange*, montra le grand acteur qui était en lui et qui s'affirmait chaque fois qu'il travaillait sous la direction d'un homme sachant prendre sur lui l'autorité qu'exigeait sa nature indépendante et fantaisiste.

C'est le dernier film que Marcel Carné ait produit avant la guerre et l'occupation qui, avec *Les Visiteurs du soir* (1942), inclineront son œuvre dans une direction nouvelle. Il marque un enfoncement de plus en plus net dans un milieu dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est très spécial. Par là, *Le Jour se lève*, plus encore peut-être que *Quai des Brumes*,

contribuera à donner à la production française cette couleur particulière qui ne sera pas sans nuire, non seulement au cinéma national, mais aussi et plus encore à la France elle-même.

Histoire du Cinéma parlant,
Edit. Robert Laffont, 1958

ROGER REGENT

... C'est Giraudoux qui l'a dit quelque part : « A certaines époques, ce n'est point l'auteur qui choisit ses sujets, mais les sujets qui le choisissent » Ils n'étaient point libres de leur inspiration tous ceux qui, en ces années de 1940 et 1941, se remettaient à leur table de travail ou derrière leurs caméras! Pas plus que ne l'étaient ceux qui, dans l'immédiat avant-guerre, faisaient *Le Jour se lève* ou *Quai des Brumes!* Les Prévert, Carné, Viot, obéissaient à cette loi de la nature qui rend mystérieusement tragique l'inspiration des poètes à la veille des grandes catastrophes, de même qu'une oppression et une angoisse inexprimables étreignent les passagers avant le choc contre l'iceberg et que la vie des hommes et des bêtes est tout à coup suspendue quelques secondes avant que le tremblement de terre ou la lave ne les engloutissent.

Cinéma de France, Edit. Bellefaye, 1946

MAURICE BARDECHE et ROBERT BRASILACH

Puis Marcel Carné, avec on ne sait quelle histoire de mauvais garçon, *Le Jour se lève*, retourna à l'imitation de Duvivier. Les baraques de la zone, Aubervilliers, les sorties d'usine, la petite place de Pantin qui ressemble à un chef-lieu de canton, un dresseur de chiens dans un café-concert misérable et lointain, et qui est pourtant aux portes de Paris (1), les meubles, la voiture du laitier, le tramway, la rue le dimanche, voilà le matériel poétique de Carné, à mi-chemin entre le populisme de 1933 et l'existentialisme de 1945. Cette banlieue d'Utrillo contient sa part d'absurde et de désespoir : la jalousie, on ne sait quelle fatalité du faux mouvement, et l'ouvrier, dans un instant de colère, tire sur le saltimbanque. Tout est perdu alors, il ne reste plus qu'à s'étendre, à se demander pourquoi, à attendre, et le meurtrier de hasard se tue quand la police va donner l'assaut avec les gaz. La narration était d'ailleurs vive, avec un bon scénariste, Jacques Viot, qui devait au Thomas Garner américain la révélation du procédé du « retour en arrière » dont il voulut même faire une sorte de système. Imitation des films américains, poncifs du populisme, que nous importe tout cela! Le talent de Marcel Carné n'était possible, mais il demeurait, en ces années sans grandeur, trop longtemps associé à une esthétique judaïsante, dont les plus indulgents commençaient à se fatiguer. Les souteneurs, les filles, les sordides amours formaient une bien curieuse matière, décidément, pour le cinéma français d'alors, semblable en partie à l'écran germanique d'avant 1933 et, pour les mêmes causes, pareillement soumis à un esthétisme frelaté.

Histoire du Cinéma, Edit. A. Martel, 1945

JEAN QUEVAL

On peut certes dire que Marcel Carné s'est ici souvenu de l'enseignement de Feyder — trouver le milieu, raconter une histoire simple, tourner avec le soin le plus grand — et qu'il a

(1) Dans son livre consacré à Carné, empruntons à Bernard Landry, cette précision : « La banlieue d'Amiens revêt ce même aspect maudit dans « Le Jour se lève » et pèse de tout son poids d'obscurité trouble sur les épaules de ses habitants ». Cf. J. Vautrain.

une nouveauté : l'abonnement "DIPTYQUE CINÉMA"

Devant le succès de l'Anthologie du Cinéma (voir page 41) et pour répondre aux demandes qui lui sont souvent adressées « l'Avant-Scène » met à la disposition de ses lecteurs, à partir du 1^{er} janvier 1966, une nouvelle formule d'abonnement : en souscrivant un « Diptyque Cinéma » ils recevront 11 numéros de « l'Avant-Scène Cinéma » et 10 numéros de l'Anthologie. Mais cette formule ne peut être souscrite en cours d'abonnement. Il faut donc attendre le renouvellement de l'abonnement en cours pour choisir le « Diptyque ». (France : 46 F. Etranger : 52 F.)